

LA REVUE DE POLOGNE



SOMMAIRE

Otages de Varsovie	285
L'opinion politique et l'occupation de Varsovie :	
<i>Les déclarations russes et polonaises</i>	288
<i>L'état d'âme de Varsovie à la veille de l'occupation allemande</i>	289
<i>L'opinion de la Presse polonaise</i>	292
<i>Discours de M. J.-J. Paderewski</i>	294
<i>Lettre ouverte sur la politique polonaise, par M. Antoni POTOCKI</i>	297
Opinion de l'Étranger :	
<i>Opinion belge</i>	300
— <i>française</i>	302
— <i>anglaise</i>	304
Un memento pangermanique	307

DIRECTEUR : ANTONI POTOCKI

12, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 12

PARIS

Prix de ce numéro : 50 c.

Juillet 1915

LE PROCHAIN NUMÉRO

DE LA

REVUE DE POLOGNE

sera entièrement consacré à

VARSOVIE

*Il contiendra les impressions et les renseignements
sur la Capitale polonaise*

par MARIUS ARY LEBLOND, NINIAN HILL, ANTONI POTOCKI, etc.

CE NUMÉRO SERA ILLUSTRÉ

Otages de Varsovie

«... La sécurité de nos troupes à Varsovie nous oblige à prendre comme otages les habitants de Varsovie les plus en vue et les plus connus qui répondront de la sécurité des troupes. Sera puni de mort, etc. »

Proclamation de LÉOPOLD DE BAVIÈRE
à Varsovie le 5 août 1915.

Comme rien ne devait être épargné pendant cette épreuve tragique aux Polonais, voici s'accomplir la dernière souillure : les Prussiens, lances fleuries et le chant de « Wacht am Rhein » retentissant, ont fait leur entrée à Varsovie.

Calme, impassible, muette, la population de la capitale polonaise assistait à cette entrée triomphale de son ennemi le plus redoutable. Chacun a fait simplement son devoir : le Comité du salut public entre les mains duquel les Russes ont abandonné les pouvoirs en se retirant, veillait à l'ordre ; la presse pleine de dignité a dit les paroles nécessaires pour calmer l'angoisse des foules — et la foule — la foule admirable de sang-froid, le cœur soulevé de mépris et de haine narguait par son silence glacial l'envahisseur dérouté.

Les heures passaient lourdes, menaçantes, insupportables ce jour-là, depuis l'aube où les premières patrouilles allemandes sont entrées dans la ville jusqu'au moment où le Comité public a été reçu par la nouvelle *Kommandatur*.

Une attente pleine d'angoisse. L'incertitude plus pénible

que le malheur — l'heure vide, l'heure décevante, l'heure indécise, comme elle devait peser à la cité dolente! — pour cette cité qui n'a jamais fait aucun acte humiliant, qui dans son passé, ne compte que des heures d'héroïsme et de martyre — jamais de défaillance!

Eh bien, celui qui connaît à fond le cœur de cette capitale — cœur elle-même de la Pologne — sait que le premier moment où sa poitrine oppressée a enfin respiré, plus libre — a été le moment où les Prussiens ont tourné les premières mitrailleuses contre les rues de Varsovie.

Ce geste prouvait au moins que les Prussiens ne nous feront pas l'injure de se croire chez leurs amis. Bientôt à 11 h., le matin du même jour, la Kommandatur a appris au Comité public qu'elle choisissait 12 otages parmi les notables de la ville. Et enfin sur les murs de Varsovie est apparue la proclamation du prince Léopold de Bavière annonçant la même mesure et se terminant par la formule classique, qui résume le droit de guerre: «*Sera puni de mort, etc.*»

Après Anvers, Liège, Bruxelles, à son tour la capitale polonaise a reçu la consécration de la méfiance allemande. Que cette attitude à un moment donné soit désavouée par les pouvoirs politiques quand ils voudront faire semblant de s'appuyer sur les Polonais — cela est tout à fait dans la nature des choses. Quel besoin d'otages dans une ville, qui tout entière n'est qu'un otage entre les mains des envahisseurs? Son ravitaillement n'est-il pas en leur pouvoir, ses rues ne sont-elles pas occupées militairement, les mitrailleuses braquées sur les passants, les canons lourds sur ses édifices, toute retraite n'est-elle pas coupée par les flots profonds de la Vistule aux ponts démantelés et — surtout — la vie de la capitale n'est-elle pas désorganisée et désarmée par le départ volontaire ou forcé de tout ce qui constituait sa force masculine et son cerveau?

Varsovie est en ce moment comme ce prisonnier des peaux-rouges auquel ils donnent la liberté de mouvement après lui avoir préalablement meurtri les membres et enlevé tout moyen de défense.

Qu'importe : le geste de désigner les otages reste quand même. Ce luxe de précaution n'est pas fait pour déplaire aux Polonais. Il met les choses à leur place, avant que la ruse politique n'intervienne pour les dénaturer. *Les otages choisis à Varsovie ou Varsovie choisie comme otage* — cela fixe toujours le même point dont la portée est historique : nous pouvons *subir* les Allemands — mais nous ne *les acceptons* — jamais.

LES DÉCLARATIONS

du Gouvernement russe

M. Goremykine, président du conseil, a fait à la Douma, l'importante déclaration que voici :

Cette guerre terrible demandant des sacrifices énormes et nombreux, le Gouvernement, fermement résolu à faire tous ces sacrifices, vous a convoqués pour vous expliquer le véritable résultat des choses et délibérer avec vous sur les moyens de vaincre l'ennemi.

La guerre a montré que nous n'y fûmes pas suffisamment préparés, comparativement aux efforts faits par l'ennemi. Donc, pour en avoir raison, il est besoin de tout le développement des forces nationales. Le Gouvernement ne soumettra à votre examen que des projets de lois ayant trait à la guerre, et dans ce domaine, actuellement le plus vital, vous aurez un large champ d'activité.

Ce n'est pas le moment de discourir sur l'amélioration qui sera réalisée avec votre concours. Mais je tiens à toucher aujourd'hui même à une question, celle de la Pologne, qui ne pourra évidemment être résolue en toute plénitude qu'après la guerre. Mais dans les jours actuels, il importe de faire savoir au peuple polonais que son organisation future est définitivement et irrévocablement décidée par l'appel du généralissime grand-duc Nicolas, du commencement de la guerre.

Le peuple polonais, chevaleresque, noble, fidèle, brave, mérite toutes les sympathies et un respect sans mélange. Aujourd'hui, l'empereur m'a chargé de vous déclarer qu'il a ordonné au Conseil des ministres d'élaborer des projets accordant à la Pologne, après la guerre, le droit d'organiser librement sa vie nationale, sociale et économique sur la base de l'autonomie, sous le sceptre des empereurs de Russie.

Des Polonais à la Douma d'empire

Voici, en réponse à cette déclaration du Gouvernement russe les paroles prononcées par le président du Comité National Polonais, le marquis Wielopolski. *L'ennemi est aux portes de notre capitale. A cette heure historique, nous déclarons que la voie que nous avons choisie ne dépend pas de la fortune de la guerre.* Ce qui dépend de la fortune de la guerre, c'est la résurrection de la Pologne intégrale, et cette résurrection ne peut se faire et ne se fera que par le triomphe des Alliés, défenseurs du droit et de la liberté des peuples.

Le représentant du groupe polonais, M. Harousevicz, dit que toutes les épreuves échues au peuple polonais, tous les sacrifices que la guerre lui demande ne pourront pas refroidir son ardent désir de victoire sur l'ennemi invétéré des Slaves et du peuple polonais.

Nous souhaitons chaleureusement cette victoire, dit l'orateur, car elle promet un avenir radieux dont le meilleur gage réside dans les liens qui unissent le peuple russe et les Polonais qui versent fraternellement leur sang pour la cause commune.

L'Opinion politique et l'occupation de Varsovie

Opinion polonaise

L'Etat d'âme de Varsovie à la veille de l'occupation allemande

Des informations parvenant de différentes sources nous permettent de nous composer le tableau suivant de la situation à la veille de Varsovie :

Elle est tout à fait claire pour les habitants de Varsovie et tous s'en rendent parfaitement compte. Le 18 du mois courant, les spectacles n'ont plus eu lieu dans les théâtres de Varsovie ; le Grand Théâtre est transformé en ambulance. L'intendance a vidé ses magasins et a transporté les provisions plus à l'Est, probablement au-delà du Bug. Toutes les institutions gouvernementales, telles que : la Cour de justice, les bureaux de l'hypothèque et de la trésorerie, les caisses gouvernementales et celles des districts sont fermées depuis un certain temps et tout leur matériel transporté en Russie. La chancellerie du Général Gouverneur a été transportée déjà vers le 10 du mois courant à Siedlce. Les familles des employés russes se sont rendues en Russie ; la police reste encore à Varsovie, mais elle relève directement de l'autorité militaire. Les laissez-passer et les passeports sont délivrés non plus par la police, mais par le gouvernement militaire.

Tous les jours, 20 trains de voyageurs partent de la gare de Petrograd ; on a interdit aux émigrés venant des terres occupées par les armées austro-allemandes de s'arrêter plus longtemps à Varsovie ; ils sont forcés d'aller plus à l'est, en Russie.

Le sénateur Neuhardt a fait parvenir au Comité Central des Citoyens le 16 du mois courant l'ordre du Généralissime visant l'expatriation forcée de la population civile et la destruction des maisons et des semailles ; pour constater les dégâts, il ordonne de dresser les procès-verbaux d'après les instructions élaborées par le Comité Central.

Le sénateur Neuhardt écrit :

« J'ai considéré comme mon devoir le plus sacré de présenter cette affaire au Généralissime ; Son Altesse Impériale a daigné

signer de sa propre main un ordre télégraphique à l'armée, où il invoque mon rapport. L'essentiel de cet ordre est la recommandation de se guider par des principes suivants, quand on procédera à la destruction des biens, des villages, des bâtiments ou des semailles :

1^o Ne détruire que ce qui est exigé d'une façon absolue par les raisons militaires et uniquement ce qui entrave le tir. Dresser toujours des procès-verbaux pour que la population puisse recevoir une indemnité convenable ;

2^o En détruisant les semailles, il faut pareillement dresser des procès-verbaux ;

3^o Il ne faut pas éloigner la population en masse de leurs demeures : seuls, les hommes mobilisables de 18-45 ans peuvent être astreints aux travaux ; en ce cas, il faut organiser pour eux le service de ravitaillement ;

4^o La population restée sur place doit être ravitaillée ;

5^o On ordonne l'exécution de ces prescriptions à toutes les autorités civiles sans exception.

6^o Il faut adresser des proclamations tranquillisant la population par l'intermédiaire des autorités civiles. Elles doivent employer tous les moyens et travailler sans répit pour introduire l'ordre dans cet exode de la population qui quitte de son gré ses demeures, et pour diriger les émigrés dans des districts déterminés sans gêner les mouvements de l'arrière des armées.

Voici l'avis du sénateur Neuhardt. S'il faut en croire les différentes informations, sa recommandation : « de ne détruire que si cela est exigé par des considérations militaires » est très largement appliquée par les autorités.

C'est donc par milliers que passent par la ville des voitures paysannes des villages, que les autorités russes ont ordonné d'évacuer pour les détruire ensuite. Des familles entières avec tout leur bien se dirigent par le pont de la Vistule et par la banlieue de Praga vers l'Est. Grâce à la panique générale et à la grande affluence de ces fuyards forcés, plusieurs d'entre eux se trouvent dans une situation lamentable.

On voit autour de Varsovie des lieux d'incendies, des villages brûlant à l'ordre des autorités militaires. Il est clair, que cette vue extraordinaire augmente l'horreur de la situation. La population vivant auprès des ponts, surtout auprès du troisième — tout neuf, a été appelée à quitter ses demeures ; cela doit avoir rapport à ce que les Russes veulent probablement faire sauter ces ponts — il s'agit donc d'éviter que ces explosions ne provoquent pas de victimes parmi la population.

Les autorités emportent en Russie toutes les provisions de métaux, surtout de cuivre et de laiton.

Les hommes appartenant à la première réserve sont déjà sous les drapeaux ; ceux de la deuxième ont reçu il n'y a pas longtemps l'ordre de se rendre à Bialystok ou éventuellement à Siedlce où ils seront sûrement incorporés dans l'armée. Le reste des hommes

de 18 à 45 ans, qui n'ont jamais servi mais qui sont cependant capables pour le service militaire — seront renvoyés de Varsovie dans la Russie.

Le Comité des Citoyens a organisé la milice composée principalement d'hommes plus âgés. Elle a déjà commencé ses fonctions dans la banlieue. Les pompiers ont été soumis à l'autorité militaire, mais, à côté d'eux, on a organisé le service des pompiers volontaires.

Les journaux locaux ont diminué leurs dimensions et font des préparatifs pour leur transport de Varsovie pour pouvoir arriver à la population polonaise jusqu'à la fin de la guerre. Les hommes politiques éminents quittent aussi Varsovie pour pouvoir garder la liberté de leur action. Il paraît que le centre de la vie politique sera non pas à Petrograd, mais à Kijew. En revanche, les membres du Comité des Citoyens dont le but est d'organiser la vie sociale à l'intérieur se proposent de rester à Varsovie.

Des jours d'épreuve terrible approchent pour la capitale de la Pologne ; on y entend déjà les coups de canon ; mais la population n'a pas perdu sa liberté d'esprit, à preuve l'article de *Prawda*, publié dans le dernier numéro, qui nous est parvenu :

« Varsovie a passé dans son développement historique des fortunes si variées, qu'aujourd'hui encore elle affrontera, pleine de dignité et de mâle courage, les événements de demain, sûre qu'après cet effroyable cataclysme historique viendra pour elle l'aube de la liberté, l'aurore plus lumineuse ! C'est cela que lui procure son courage ; c'est cela qui tue sa résignation, qui fait oublier à ses habitants l'incendie qui embrase tout le pays, pour ne plus penser qu'à demain, pour travailler sans répit ayant cette conscience que ce demain ne sera plus le reflet des jours gris et malheureux d'hier. Des bruits alarmants sont immédiatement étouffés ; et la plupart de la populations d'origine purement varsovienne attend tranquillement et avec dignité les événements importants. Aguerri et riches de l'expérience de l'année dernière, nous trouverons le courage et la force pour affronter le danger et rester là où nous le commande notre devoir national et la défense des intérêts les plus vitaux de notre pays.

Nous avons une profonde foi dans notre propre résistance, nos capacités d'organisation et notre habile activité. Nous sommes persuadés que même en cas d'épreuves les plus dures, en cas de lutte de différentes forces pour sa possession, Varsovie gardera son attitude et endurera le sort changeant de la guerre, confiante, qu'en définitive, le jour se lèvera aussi pour nous !

Opinion de la presse polonaise

Nous resterons !

Nous trouvons dans la *Tagl. Rundschau* l'article de son correspondant viennois sous le titre : « L'espoir des Polonais ». Cet article contient l'interview de ce correspondant avec un « personnage dirigeant » de Vienne. Cet homme politique exprime l'espoir que les états centraux : l'Allemagne et l'Autriche, créeront, en cas de leur victoire, du Royaume de Pologne et de la Galicie un organisme d'Etat Polonais, plus ou moins indépendant ; selon le vœu de cet homme politique cet état devrait entrer dans les mêmes rapports avec l'Autriche que le royaume de la Croatie et de la Slavonie avec la Hongrie.

Cet « homme politique » traite en même temps l'affaire de la Pologne Prussienne et y émet des perspectives suivantes : « Les conditions changées (c'est-à-dire en cas de la création du Royaume de Pologne sous l'Autriche), les Polonais ne s'opposeraient plus à la germanisation de la Pologne Prussienne, mais la désireraient même. Ils appelleraient la Commission Colonisatrice de la Prusse, qu'ils ont combattue avant d'une façon si opiniâtre, pour qu'elle facilite à la plus grande partie possible des Polonais de la Prusse, par l'achat de leurs propriétés, l'installation dans la Pologne délivrée des Russes ; les énormes territoires d'anciens domaines d'Etat russe réclament absolument le morcellement et la colonisation polonaise. »

En lisant ces élucubrations de l'homme politique viennois, le lecteur se demanderait sûrement, comment de pareils projets, — condamnant avec toute la brutalité les 4 millions de Polonais à être chassés de leurs demeures — ont pu naître dans la tête de quelqu'un aspirant à un rôle politique quelconque.

Il faudrait dire d'avance à ces messieurs *qu'ils s'approprient trop vite le droit de disposer de 4 millions de Polonais de la Prusse*. Nous ne savons pas quel sera le résultat de la guerre et comment s'arrangeront nos relations nationales et politiques, mais nous savons : *que nous resterons dans nos demeures, héritage de nos aïeux, sur cette terre à laquelle est attachée toute l'histoire millénaire de la Pologne et que des centaines de nos générations ont rendue féconde par leur travail civilisateur !*

Quelle qu'a été et quelle que sera la politique du gouvernement envers nous — elle n'aura rien de commun avec le fait de notre existence dans ce pays. L'avenir démontrera si quelque chose sera changé ou non dans le système du gouvernement berlinois. Nous savons cependant, que ce gouvernement, à l'égard de notre situation, à la politique trop réaliste, pour qu'il puisse un moment même croire que les Polonais consentiraient à quitter ainsi en masse leurs demeures dans l'état prussien et à se transporter au delà des frontières.

On a pu faire de pareilles expériences aux temps du principe *cuius regio, ejus religio* ; on peut aujourd'hui encore transplanter une petite peuplade d'un pays à un autre, mais on ne peut pas faire de pareils « déménagements » avec une société civilisée, composée de 4 millions, qui ne cède pas de beaucoup à la force numérique des Polonais en Galicie. Le gouvernement de Berlin le sait très bien et nous disons bien haut et avec force : Nous resterons !

(*Kurjer Poznanski*, 25 juillet 1915.)

Discours de J. J. Paderewski aux Polonais des Etats-Unis

Nous reproduisons ici avec bonheur les paroles du grand polonais qui peut-être communié à cette heure le plus profondément avec cette conscience nationale, qu'aucune préoccupation politique n'altère.

Je vous salue, mes frères, et vous, mes sœurs bien-aimées.

Je vous salue avec la joie de mon cœur et le deuil de notre Patrie. Je vous salue des tortures et des épreuves de notre nation, mais aussi de toute sa gratitude, de toute sa confiance, de tout son espoir. Je vous salue et je m'incline devant vous, bien bas, avec amour, *parce que vous êtes Polonais.*

Vous avez accouru au pied d'un monument qui est celui d'un des fils les plus grands de notre glorieuse Patrie. Vous êtes rassemblés ici pour unir vos âmes, suivant le noble usage de ce pays, et pour apporter à ce fils votre hommage de fleurs, de souvenir et de reconnaissance, à lui et à tous ceux qui ont combattu pour la liberté humaine. Vous êtes venus pacifiques, graves, quelques-uns même pleins d'humilité, et cependant chacun de vous peut relever hardiment la tête, chacun doit regarder autour de lui d'un œil fier, *parce que vous êtes Polonais.*

Elles ne sont pas à vous, ces hautes maisons, ni ces chemins de fer, ni ces mines, ni ces usines colossales. Vous n'avez pas de puissants vaisseaux, non plus que des armées innombrables. Devant votre richesse, les adorateurs du veau d'or ne prosternent point leur front servile. Vous êtes plutôt pauvres. Tout votre avoir, vous l'avez gagné au prix de vos sueurs et d'un travail de chaque jour. Eh bien, où que se rassemblent des hommes, fussent-ils les plus puissants de ce monde, pour couronner de laurier quelque héros de la liberté, ne craignez point d'y aller et de vous mettre au premier rang, *parce que vous êtes Polonais.*

Et quand, regardant vos visages fatigués, vos mains que le dur labeur a déformées et qui ont enrichi plus d'un ennemi de notre race ; quand, regardant vos vêtements modestes, les riches et les superbes, les heureux et les jaloux vous demanderont vos droits et vos titres, qu'il vous suffise de répondre que vous êtes la descendance des Piastes, des Boleslas-le-Hardi et de Ladislas-le-Bref ; que vous êtes les héritiers des Zawisza, des Zyndram, et du Varnénien ; que vous êtes les fils des Czarniecki, des Zolkiewski, des Sobieski, les enfants des Dombrowski, des Pulawski et des Kosciuszko. Répondez avec assurance : *nous sommes Polonais.*

Aucun peuple n'est plus sensible que le nôtre à toute infortune humaine, et plus ému de toute oppression. Aucun peuple ne vole aussi vite que le nôtre au secours de toute victime, proche ou lointaine. Aucun peuple au monde n'a fait couler autant de sang que notre Pologne sur l'autel de la Liberté.

Quiconque voudra lire avec quelque attention notre histoire

millénaire et l'apprécier loyalement, ne peut manquer de se persuader que notre passé tout entier ne fut pas autre chose qu'une lutte pour la liberté humaine. Le bien d'autrui, nous ne l'avons jamais convoité. Pas une langue, pas une coutume que nous ayons tenté d'étouffer. Pas une foi sur laquelle nous ayons porté une main sacrilège. Nous n'avons combattu que pour arracher le joug des oppressions, pour briser la chaîne des servitudes; criant partout et toujours, à tous et à chacun : *Pour notre liberté et pour la vôtre !*

Dès l'origine même de notre existence, rassemblant nos terres, ralliant nos frères de race, nous avons défendu le Slavisme dispersé, harcelé, meurtri, écrasé par les Allemands. A l'aurore de l'histoire notre destin fut de remplir une mission qu'aucun autre peuple n'assuma. Dieu chargea nos épaules d'une lourde et terrible croix. Nous fûmes la sentinelle de l'Europe, le bouclier de la Chrétienté, le patron des libertés de l'Occident. Et les peuples d'Europe purent croître et fleurir, s'enrichir et devenir puissants, dans une paix relative, uniquement troublés par leurs querelles, à l'abri des vrais et redoutables dangers, car la Pologne les gardait, ferme, vigilante, invincible, debout aux portes de l'Orient, donnant tous les jours son sang pour la cause de leurs libertés. Et quand, fatiguée, épuisée par cinq cents ans de fidèles services rendus par ses armées au Christianisme et à l'humanité, notre patrie songea à rétablir ses forces organiques, quand elle entreprit d'introduire dans son régime social des réformes et un ordre nouveau inspirés d'un grand souffle d'amour et de justice, alors Satan entra en scène, et comme s'il eût voulu insulter à Dieu et à la foi chrétienne, comme s'il eût voulu parodier par dérision la très sainte Trinité, il fit sa trinité à lui, cette trinité monstrueuse, maudite, qui mit la main sur nous, nous arracha notre héritage et le déchira en pièces.

Et pourtant, quoique nous ayons perdu notre indépendance nationale, quoiqu'on ait volé à nos âmes leur foi, quoiqu'on ait arraché de dessous nos pieds, motte par motte, la terre de notre patrie, quoique, suivant le vicil exemple des Teutoniques, on ait ravi à nos enfants leur langue natale, nous n'avons jamais, au fond de nos horribles misères, oublié l'humanité asservie. De quelque point que s'élevât le gémissement des opprimés, partout où retentissaient les trompettes guerrières appelant aux combats de la liberté, nous avons accouru à toute haleine, sans hésiter, apportant l'aide de nos bras vaillants, de nos cœurs virils et de notre âme impavide, *parce que nous sommes Polonais.*

Nous avons combattu ici même pour la liberté de ce pays, et nous en sommes heureux et fiers. Mais où n'avons-nous pas combattu ? Nous avons pris les armes pour la défense de la France, pour la liberté de l'Italie, pour l'indépendance de la Hongrie, et jusque dans les rues de Berlin pour les franchises du perfide Prussien. Et souvent il en a été de nous comme de ces malheureux pins qu'une spéculation avide voudrait pouvoir vider de leur dernière goutte de résine.

Pour nos peines, pour nos services, pour notre sang sacré nous n'avons point reçu de récompense. Notre sort, personne ne s'en est soucié, car les peuples corrompus par la prospérité n'ont jamais pensé qu'à eux-mêmes. Aussi quand vous verrez venir vers vous

de ces gens qui n'ont foi qu'en la puissance de l'or, de ces gens arrogants, repus de richesse, et qui se font un plaisir d'humilier le prochain, quand ils vous reprocheront avec ironie d'être un peuple de misère et une nation déchue, dites-leur ceci, avec la noblesse et la dignité qui convient à une grande nation :

— Oui, nous sommes tombés, mais ce n'est pas à cause de nos crimes ; c'est par excès de vertu. Nous sommes tombés, mais non pas seuls. Avec nous est tombée la conscience de tous les peuples civilisés, et elle ne se lavera point de ses souillures, elle ne se relèvera pas, aussi longtemps que nous-mêmes n'aurons pas été relevés. Nous sommes tombés, mais comme le Christ sous sa croix, en martyr, avec sa couronne d'épines sur son front pur, et pour ressusciter.

Seulement, avant qu'arrive cette résurrection de la Patrie, avant que sonne l'heure de la véritable liberté, que d'épreuves, que de tortures, que d'effrayants supplices doit encore traverser notre infortunée Pologne ! De toutes les parties qui la composent, vous êtes la seule qui soit restée saine et sauve, à l'abri de la lutte, intacte. Vous ne nagez pas dans le luxe, mais vos demeures sont debout, vos femmes, vos enfants, vos familles sont vivantes, vous avez du pain à suffisance, et jusqu'à ce jour, grâce à Dieu, aucun danger ne vous menace. Tandis que là-bas, sur la terre des aïeux, sur cette terre féconde qui enfanta tant de héros de la liberté, que se passe-t-il aujourd'hui ? Là-bas, tout est décombres, ruines fumantes et cendres ; partout la détresse, la faim, les épidémies ; partout la mort et les funérailles ; la vie ne s'y manifeste plus guère que par les gémissements du désespoir au bord des tombes.

Ceux qui disent que le moment est venu de reconstruire la Patrie, ceux-là se trompent, oui, ils se trompent. Une reconstruction, à cette heure, il n'est même pas permis d'y songer. Tout ce qu'on élèverait aujourd'hui serait demain réduit en cendres. Pour l'instant il nous importe seulement, et il doit importer à tous, de sauvegarder et de conserver tout ce que nous pourrions des forces vives du peuple polonais. Car ne nous leurrions pas, *le peuple polonais est menacé d'anéantissement.*

Il est des gens — et vous savez à qui je pense — qui déclarent avec une franchise impudente qu'il leur faut la terre de Pologne, fût-elle vide de ses habitants. (1)

Ecoutez ! De ce monument sort une grande voix, une voix puissante, qui est celle non pas seulement du chef, mais de tout son peuple ; la voix de ceux qui avec la faux, le fléau et la fourche enlevaient des canons ; la voix de ceux qui, par les torrents de leur sang, lavèrent la tache infamante de la Confédération de Targowitz ; la voix de la Pologne malheureuse et pure qui vous crie de ses lèvres affaiblies : Au secours ! au secours !

Vous avez donné beaucoup déjà, et vous continuerez à donner. Ces sacrifices, Dieu vous les paiera avec usure par le plus grand bonheur qui soit, la satisfaction d'avoir accompli un devoir sacré.

(1) Ces « gens » que notre illustre compatriote qui parle dans un pays neutre ne nomme pas — nous les avons nommés n'ayant pas les mêmes scrupules. Il ne peut s'agir ici que du seul peuple qui veut anéantir les autres — de l'Allemagne — « vaste cimetière des peuples slaves ». NOTE DE LA REV. DE P

La nation, elle, vous récompensera de la plus tendre gratitude. Mais, outre l'obole de votre bourse, ne pourriez-vous offrir à la Patrie un peu de votre travail ?

Libres et heureux, fidèles à la mémoire de nos pères, vous célébrez ici, tous les ans, de grandes fêtes nationales. En cette année de calamités, de faim, de fer et de guerre, vous devriez, mes frères, ajouter au moins un jour à ces solennités, et ce serait *le jour de travail pour la Pologne*. Que ce jour-là soit celui de Grünwald. Que chaque Polonais, sur toute l'étendue de cet immense pays, travaille avec la pensée, qu'il porte secours à la terre de ses aïeux et de ses frères, et que son labeur d'un jour donnera à sa patrie du pain pour une semaine. Et si vous faites tous cela, il n'est personne, même parmi vos ennemis, qui ne vous rende hommage et ne s'incline devant vous, reconnaissant en vous les dignes héritiers de ceux qui ont mis le plus de courage, le plus de bras et le plus de dévouement au service de la liberté humaine.

Et maintenant, je vous salue, mes frères, et vous, mes sœurs bien-aimées. Mon adieu, comme mes premières paroles, est un mot d'amour ardent et fraternel. Je vous salue et je m'incline devant vous, non point comme un chef, mais comme un serviteur fidèle de mon pays. Devant vous je m'incline, bien bas, avec amour, *parce que vous êtes Polonais*.

Traduit du polonais par Henri GRAPPIN.

Lettre ouverte sur la politique polonaise par Antoni Potocki

Nous reproduisons ici textuellement la lettre adressée par nous le 7 août à la presse française, Cette lettre a été reproduite entièrement par le Journal des Débats dans son numéro du 8 août qui " s'associe de plein cœur aux sentiments qu'elle exprime ". Le Temps l'a citée à deux reprises dans ses articles de tête consacrés à la question polonaise (le 9 et le 16 août) soulignant l'importance capitale de l'unité polonaise que seule la victoire des alliés peut réaliser et garantir. Le Journal, l'Echo de Paris, l'Action Française, La Guerre Sociale, etc., ont cité les fragments de cette lettre et ont publié des articles qui interprètent dans le même esprit que le Temps ses idées générales.

Nous regrettons de ne pas pouvoir citer tous les journaux et revues qui ont répondu à notre appel. Nous les remercions tous et nous les prions d'écouter attentivement à cette heure décisive la voix sincère de la conscience polonaise dont nous nous faisons des interprètes fidèles.

Dans la politique comme dans la stratégie, pour vaincre il faut, avant tout, conserver l'initiative de l'action. Une armée qui a perdu la liberté de ses mouvements, qui est forcée d'accepter une bataille, est déjà à moitié vaincue. Pareillement, une nation qui est forcée

d'accepter une politique qui n'est pas la sienne, est condamnée d'avance.

Or, les massacres et les représailles allemands en Pologne, comme en Belgique, n'ont qu'un seul but : celui d'arracher à ces nations leur initiative politique, de les forcer à suivre docilement les projets pangermaniques. A la violence succède la douceur, plus déshonorante encore que la première. Après les ignominies de tout un siècle de persécutions, après les crimes de Vrechen, après la loi d'expropriation, après le massacre de Kalisz, les Allemands osent se proclamer dans cette Pologne meurtrie ses libérateurs ! Ils tâtent l'opinion publique par les proclamations et par les révélations de journaux. Ils laissent comprendre à la nation malheureuse qu'un grand événement est en marche ; cet événement, c'est, après la prise de Varsovie, la proclamation par les armées du kaiser de la Pologne « indépendante ». Il va sans dire que les Allemands ne songent pas à donner la liberté aux provinces polonaises attachées à la Prusse. Plus que jamais ils sont décidés de garder la Posnanie, la Silésie, la Prusse orientale avec 4 millions et demi de ses habitants polonais, et c'est seulement un pauvre tronçon du royaume de Pologne qui aurait reçu les largesses impériales. Histoire de créer un petit tampon amortisseur entre la Germanie et la Russie, derrière lequel la Kultur préparera tout à son aise une nouvelle trahison et un nouveau désastre pour l'avenir.

Or, malgré sa situation tragique, bien que presque tout le pays reste aujourd'hui au pouvoir allemand, la Pologne ne se laisse pas séduire par ses promesses, tout comme auparavant elle ne s'est pas laissée terroriser par les menaces teutoniques. Nous voyons avec une admiration sincère les représentants légitimes de la nation conservant leur dignité et leur opinion indépendante. L'initiative politique, malgré tous les efforts allemands, reste et restera aux Polonais et il est aisé de comprendre qu'une nation qui a réalisé une telle unité d'opinion, une telle force morale ne se laissera pas abuser par les ruses grossières. Aucun événement, aucune cabale, aucun coup de théâtre dans Varsovie ne peut ébranler la base de la politique polonaise. La Pologne aspirera toujours, par l'avenir comme à présent, à son unité nationale, à la réunion des trois malheureux tronçons de sa patrie. Or, ce n'est pas la Prusse qui peut réaliser cette unité ; ce n'est pas la politique pangermaniste qui peut donner les garanties nécessaires ; la Pologne sait que derrière ces promesses l'Allemagne ne vise qu'une seule chose, c'est de jeter le trouble dans les relations actuelles russo-polonaises et de créer des complications parmi les Alliés. Elle sait, d'autre part, que la politique du « chiffon de papier » n'est pas une garantie morale et que la tutelle germanique pour un peuple slave n'est qu'une mort lente, mais certaine. L'Allemagne, ce vaste cimetière de peuples slaves dévorés par le germanisme anthropophage pendant mille ans, ne peut pas tout d'un coup devenir un asile pour la nation la plus éprouvée mais aussi la plus vaillante, pour cette Pologne qui garde la pleine conscience de son devoir vis-à-vis de sa race et de sa solidarité avec le monde civilisé.

La Pologne garde et gardera l'initiative de sa politique, quoi qu'il advienne. Elle la payée par une expérience millénaire et elle connaît son prix. L'unité nationale polonaise, le but suprême de cette

politique, n'est garantie que par une seule condition, comme elle n'a en ce moment qu'un seul ennemi mortel. Cet ennemi, c'est l'Allemagne, et cette condition unique, c'est le triomphe inévitable des Alliés.

La Pologne ne vendra pas son droit d'aînesse parmi les nations slaves pour un leurre de l'indépendance qui ne serait que le pire des esclavages. Par son attitude pleine de dignité, par ses sacrifices sans nombre, par sa renaissance morale et matérielle, par son attachement à la cause de la libération des peuples européens du joug allemand, la Pologne a su inspirer le respect et l'enthousiasme de tous ces peuples. Elle a fait plus encore, car c'est la Pologne la première, qui a inauguré cette politique de rapprochement russo-polonais dont le résultat, il y a un an, était le manifeste du grand-duc et le revirement de la politique russe en face de la nation polonaise.

Depuis la date funeste de 1863, la Pologne a su vaincre ses souffrances, elle a surmonté ses rancunes pour ne penser qu'au salut de tout ce qui périt sous le régime allemand, pour n'avoir qu'une seule force morale, qu'une seule initiative à l'heure du conflit européen. Cette heure a sonné, c'est la Pologne qui a tendu la main à la Russie et c'est en vain que l'Allemagne offrira à la grande séquestrée les promesses de l'adoucissement de son régime dans la prison du pangermanisme.

La Pologne, comme toutes les nations civilisées, ne veut plus de l'adoucissement dans la prison ; elle veut l'abolition de la prison. C'est pour cela qu'elle est et qu'elle restera, quoi qu'il arrive, avec ceux qui démoliront la prison germanique par la victoire finale.

OPINION A L'ÉTRANGER

Opinion belge

Le Ministre belge M. Helleputte parle de la Pologne

La réunion belge organisée à Rouen, à l'occasion de la visite de M. le ministre Helleputte, a obtenu grand succès.

Un nombreux public, où dominait l'élément belge, emplissait la grande salle.

M. Ramaekers, député de Hasselt, présidait, entouré de diverses personnalités, parmi lesquelles on remarquait : le général Goiran, le lieutenant-général Sellier de Moranville, le major Opdebeeck, M. Hasmers, consul de Belgique, etc.

Présenté en une petite allocution flamande par M. Ramaekers, M. Helleputte a fait une conférence qui a été extrêmement goûtée par l'auditoire.

M. Helleputte a rappelé d'abord en face de quel problème s'est trouvé soudainement, il y a un an, le gouvernement belge et a constaté qu'après douze mois de gerre, la population belge est plus indomptable que jamais.

« Que les Belges, à l'instar des Polonais, leurs frères de malheur, espèrent, luttent et travaillent. Qu'ils n'oublient pas ce que la France a fait pour eux ! Qu'ils s'efforcent de suppléer au défaut de main-d'œuvre, partout où celui-ci se fera sentir dans l'hospitalière patrie qui les abrite.

« Agir ainsi sera l'accomplissement d'un devoir de reconnaissance et aussi d'intérêt bien compris. Travailler pour la France, c'est travailler pour la Belgique. C'est obéir à l'impulsion du patriotisme, sentiment complexe dont M. Helleputte fait une délicate et brillante analyse.

« — A l'heure où notre Gouvernement s'exilait en France — conclut-il, — nous étions salués partout par le cri de : « Vive la Belgique ! » Elle n'était donc pas morte..... La France, que jamais nous n'oublierons, nous le criait de toute son âme. Le grand jour que nous attendons désormais, que nous saluons par avance, c'est celui de la victoire de la France et de ses alliés, victoire qui est la condition même du salut et du bonheur de l'humanité. »

A ces nobles sentiments belges, le ministre-patriote a associé dans une chaleureuse apostrophe la Pologne.

« La Pologne — a-t-il dit — comme la Belgique ne se laisse pas

terroriser par la brutalité allemande comme elle ne se laissera pas séduire par les promesses mensongères.

« La Pologne comme la Belgique aspire surtout à se retrouver après cette guerre toute entière, une et indivisible dans son unité nationale.

« Ce n'est pas la Prusse qui même à l'heure actuelle ne cesse pas d'opprimer *les quatre millions et demi de ses Polonais en Posnanie, en Silésie, en Prusse occidentale, qui puisse réaliser cette unité !*

« La Prusse voudrait créer un petit tampon entre elle et la Russie, elle offrirait même pour cela..... une partie du territoire de la Pologne russe, mais elle se garde bien de souffler un mot sur le sort de la Grande Pologne, ce berceau de la noble nation polonaise qu'elle écrase par sa domination.

« Les Polonais savent bien ce que valent les promesses teutoniques — chiffons de papier. Ils savent comme nous, que seule la victoire définitive des alliés peut libérer l'Europe du joug allemand, qu'elle seule peut assurer à la Pologne son unité et sa liberté.

« La Pologne faisant preuve d'une sagesse politique et d'une solidarité avec le Bloc inébranlable des alliés — a su comprendre dans des conditions les plus tragiques, que son rapprochement avec la Russie n'est point une ruse passagère des diplomates, mais bien un intérêt vital de deux nations slaves. Et confiante dans l'avenir, la Pologne reste et restera fidèle à elle-même, à sa race, aux alliés ! »

... Enfin l'éminent Homme d'Etat Belge dit la fierté qu'il éprouve en songeant que son pays tient sa place dans la lutte gigantesque qui se livre pour le Droit contre la force, la Justice contre l'iniquité ; la Liberté contre la tyrannie et la Civilisation contre la Barbarie. Enumérant les résultats de la victoire prochaine, il signale avec bonheur « la résurrection de la *Pologne, annoncée par le manifeste solennel et magnanime du Grand-Duc Nicolas. La Pologne, malgré ses malheurs et une situation difficile entre toutes, unique au monde, a gardé un sens remarquablement juste de ses intérêts politiques et la notion exacte de sa mission en Europe. Repoussant les avances perfides de l'Allemagne, dont les promesses verbales ou écrites ont d'ailleurs perdu toute valeur, elle place sa confiance dans le triomphe des Alliés. Cette confiance ne sera pas trahie.* »

Une longue ovation est faite à M. Helleputte que félicitent chaleureusement les personnalités qui l'entourent.

Nous autres, Polonais, nous nous associons aussi aux Belges qui ont fait l'ovation à M. le ministre Helleputte. Nous le remercions chaleureusement de ses justes et nobles paroles sur la Pologne. Elles ont trouvé un écho retentissant dans les discours des députés polonais à la Douma. La solidarité polonaise avec la vaillante nation belge, avec les nations civilisées en croisade contre la barbarie scientifique de la Kultur est une chose sacrée.

Opinion française

Une Séance historique à la Douma

Le Temps, 4 août 1915 :

Le formidable effort que la guerre a imposé à la Russie a rapproché les éléments nationaux, politiques et sociaux de l'immense empire des tsars. L'agression allemande a fait chez nos alliés l'union sacrée, non seulement entre les partis, mais entre l'autocratie et la représentation populaire, entre le gouvernement et les gouvernés. On se rappelle les promesses russes des mois d'août et septembre derniers aux populations frontières de Pologne et de Transcaucasie qui devaient recevoir le premier choc de l'ennemi. Une ère nouvelle allait s'ouvrir pour les Polonais et les Arméniens. Les nationalités ne devaient pas être seules à bénéficier de ce changement de direction. La vie intérieure de la Russie a été modifiée. La représentation nationale a été associée à tous les actes de la vie publique. La Douma exerce son contrôle sur la bureaucratie, et son concours a été demandé pour l'organisation industrielle et en vue d'activer la production du matériel de guerre.

L'évolution qui rapproche la Russie de ses alliés occidentaux a été soulignée par les discours prononcés le 1^{er} août, à la rentrée du Parlement, tant par les membres du gouvernement que par les représentants des principaux partis. Les déclarations du président du conseil, M. Goremykine, ont eu un retentissement considérable en Russie et elles feront comprendre au dehors des frontières la fusion qui s'est opérée entre toutes les forces vives de l'empire. Et cette fusion accomplie par la guerre et pour la victoire complète survivra à celle-ci comme un pacte scellé dans le sang même de la nation.

La proclamation du grand-duc Nicolas aux Polonais est en voie d'exécution. Au nom de l'empereur, M. Goremykine a déclaré à la Douma que des projets de lois sont élaborés par le conseil des ministres avec le concours d'une commission où les Polonais sont représentés, afin d'accorder à la Pologne « le droit d'organiser librement sa vie nationale, sociale et économique sur la base de l'autonomie sous le sceptre des empereurs de Russie ». Le généralissime avait annoncé à la Pologne dépecée l'heure de la résurrection, et le peuple dont l'unité nationale sera reconstituée par la victoire du droit s'épanouira librement dans l'autonomie. La Pologne, où déferle depuis un an la vague des armées russes et allemandes, tour à tour victorieuses, a de nouveau enduré les plus atroces misères. Ses fils ne sont battus entre eux dans trois armées différentes. Le loyalisme des Polonais du royaume « chevaleresque et fidèle » reçoit sa récompense. Il a jeté les bases de l'avenir, et un grand courant de sympathie entraîne l'âme russe vers la Pologne douloureuse. Un immense élan de fraternité a porté toutes les classes de l'empire, toutes les institutions, les zemstvos, les municipalités, les plus lointains villages à envoyer, vers les régions

ravagés par le flux et le reflux allemands, des millions de roubles. Le pouvoir central, le Parlement s'engagent aujourd'hui à davantage. La guerre qui doit aboutir à l'affranchissement de l'Europe, à l'indépendance des petits Etats réparera aussi l'injustice comise il y a un siècle et demi. La Pologne déchirée, anéantie, mais dont l'âme survivait, ressuscitera unifiée et autonome sous le sceptre des empereurs de Russie.

Vienne et Berlin ont, depuis le début de la guerre, promis de leur côté à la Pologne d'assurer son bonheur futur. François-Joseph annonçait qu'il réunirait les tronçons russe et autrichien du royaume écartelé. La Prusse voulait faire oublier son opprimante germanisation de la Posnanie poussée jusqu'à la colonisation des terres et à la déposition des propriétaires polonais. On assure que Guillaume II n'attend que l'occasion d'entrer à Varsovie pour lancer une proclamation sensationnelle faisant de la Pologne une vice-royauté dont un de ses fils ceindrait la couronne, malgré les ambitions des Habsbourg. Le geste théâtral de l'empereur allemand, même si le kaiser imposait sa solution à son fidèle second, n'effacera pas l'impression produite par la séance de la Douma. La Pologne russe, comme tous les éléments du vaste empire, a une foi robuste dans la victoire finale, une confiance entière dans la parole du tsar et la volonté unanimement exprimée de la représentation nationale. Les Polonais veulent leur unification, et malgré leurs dissentiment avec les Russes, ils savent que leur avenir est lié à celui de la race slave. Le germanisme est l'ennemi et la Prusse le représente dans toute sa lourdeur, dans toute sa violence. L'Autriche est faible, fondée sur des bases contraires au principe des nationalités au nom duquel la Pologne veut reconstituer son unité morale et matérielle. Le seul gouvernement qui puisse rassembler les terres polonaises est celui de Petrograd qui a d'ailleurs besoin d'un fort rempart slave contre les Allemands. Les milieux dirigeants de ce que les Polonais appellent le royaume en ont une conception de plus en plus nette.

Enfin la guerre même que la Russie fait à côté des nations occidentales encourage les espérances et les sympathies de toutes les Polognes. Le régime nouveau que souligne une série de remaniements ministériels s'affirme et donne des garanties positives aux aspirations nationales polonaises par le libéralisme qu'il témoigne aux autres nationalités et aux autres groupements ethniques du vaste empire. Le gouvernement ne se borne pas en effet à rendre ses libertés à la Pologne reconstituée. Il a fait part d'une mesure plus radicale encore. M. Goremykine a annoncé que la politique intérieure russe serait désormais « pénétrée d'un principe d'impartialité et de bienveillance à l'égard de tous les citoyens russes fidèles, sans distinction de nationalité, de croyance ou de langue ». L'Arménie et vingt autres nationalités voient leur incertitude dissipée. Les sujets du tsar deviennent tous des citoyens russes égaux dans leurs droits, comme ils ont été égaux dans leur empressement à répondre à l'appel de la mère-patrie. Le président du conseil l'a solennellement proclamé au nom de l'empereur, au milieu des applaudissements d'une Assemblée enthousiasmée.

La vieille Russie a fait un chemin considérable dans la voie

qui la rapproche des institutions occidentales, et les nationalistes eux-mêmes ont voté à la Douma une motion proclamant l'oubli des anciennes luttes et la nécessité de supprimer les distinctions de croyances et de races. La collaboration et le contrôle étendus à tous les rouages gouvernementaux sont officiellement et pratiquement reconnus et établis. Le *Courrier de Petrograd* écrit : « Le pouvoir exécutif doit être soumis au pouvoir législatif. »

La séance historique du 1^{er} août au palais de Tauride dissipera les préventions qui dans maints pays neutres contrebalançaient l'admiration provoquée par l'héroïsme, la splendide endurance de l'armée russe et l'imposante discipline intérieure d'une population devenue sobre et laborieuse par la suppression de la vodka. Le concours de tous les éléments de la nation augmente la puissance de la Russie et la confiance dans sa victoire. Les alliés voient la Russie plus près d'eux et ils se sentent plus intimement unis à elle, plus heureux encore de collaborer avec elle au triomphe du droit et de la liberté.

Opinion anglaise

Pour tenter les Polonais

Depuis quelque temps des déclarations sont publiées par certains journaux prussiens-polonais annonçant que Sa Majesté l'Empereur d'Allemagne fait des préparatifs pour une grande représentation historique pour le jour où l'épée à la main il fera son entrée à Varsovie. L'occasion est unique et une manifestation de ce genre conviendrait tout à fait à son tempérament et à ses goûts. Il a joué maints rôles mineurs, à son extrême satisfaction personnelle, à Tanger, à Constantinople, à Jérusalem, à Vienne et dans de nombreuses tournées de province dans son propre empire.

Cette fois, il se propose d'éblouir les Polonais en paraissant dans le rôle de Restaurateur de la Pologne. Les déclarations en question, qui sont manifestement inspirées, donnent à entendre que dans la capitale de l'ancien puissant royaume auquel ses ancêtres rendirent hommage, il proclamera de nouveau l'indépendance de la Pologne. Non seulement, nous dit-on, promettra-t-il d'y inclure les provinces polonaises de Russie, — quand il les aura conquises — et les états galiciens de son alliée, l'Autriche, mais de son propre mouvement par magnanimité innée, il prendra l'engagement solennel de rendre le butin qui a couvert *Frédéric le Grand* d'infamie et de donner au nouveau royaume le Duché de Posen, avec Dantzic comme port libre. Il a même élu un monarque pour le nouvel Etat, sans même prendre le soin d'en consulter les sujets. L'archiduc autrichien, *Charles Stephen*, s'est depuis acquis de la popularité parmi les

Polonais d'Autriche. Il semble qu'il doive en être récompensé par son élévation au trône des *Jagellons*. Telle est brièvement la pièce dans laquelle, selon ces journaux, le *Kaiser* espère bientôt s'exhiber comme acteur et se révéler comme metteur en scène. Il sera intéressant de savoir, si cette représentation a lieu, comment elle sera accueillie par les sujets prussiens et, surtout, par le public polonais qu'elle a pour but de captiver.

Les Polonais, en effet, on ne doit pas l'oublier, sont de tous les peuples ceux qui ont le plus souffert de cette guerre. Dans presque toute leur patrie, à l'exception du Duché de Posen, on s'est battu et rebattu. La Belgique même n'a pas autant souffert des inévitables horreurs de la guerre moderne et des brutalités délibérées de la *Fürchterlichkeit* allemande. La dévastation a été complète et dans maints districts les habitants meurent de faim.

Ils ont subi de bien plus cruelles épreuves. La guerre a été pour eux une véritable *Bruderkrieg* : des membres d'une même famille ont été contraints de se battre dans les armées adverses.

Comment de telles gens envisageront-ils l'offre impériale projetée ? De quelque apparente générosité qu'elle soit empreinte, de quelque brillante rhétorique qu'elle soit revêtue et quelque solennels que soient les engagements qui l'accompagnent, cette offre ne peut qu'intensifier la cruelle tragédie dans laquelle les Polonais sont plongés. La rejeteront-ils ? Ils seront l'objet de suspicion. Résisteront-ils ? Ils seront traîtres et sujets à être punis comme tels. Se soumettront-ils ? Leur soumission sera exploitée contre leurs compatriotes en Russie. Qu'une telle offre soit capable de tenter les Polonais de Russie nous ne pouvons le croire. Ils n'ont jamais aimé les Allemands et leur expérience dans cette guerre n'a fait que fortifier leur haine des Teutons et que susciter en eux une nouvelle foi et une nouvelle affection pour leurs frères slaves en même temps qu'éveiller leur loyalisme envers le Tzar. Mais pour les Polonais de Posen et de Galicie, l'appât peut être séduisant à un moment de profonde dépression. La promesse est grande. Elle réalise, dans une large mesure, le rêve chéri de leur race, transmis de génération en génération depuis bientôt cent cinquante ans. Le chef des *Hohenzollern*, l'héritier et le successeur de *Frédéric*, à la tête de ses troupes victorieuses offre de réparer la grande faute du xviii^e siècle et de restituer à l'Aigle Blanche sa place parmi les symboles des nations.

Mais les Polonais, espérons-le, n'oublierons pas que cette offre n'est qu'une promesse et que cette promesse est une promesse prussienne et une promesse allemande. Ils ont eu eux-mêmes une longue et triste expérience de pareilles promesses et de leur valeur. Ils ont une longue série de souvenirs. Ils ne peuvent oublier celui qui fut le premier auteur de leur ruine en 1772 et en 1793. Ils savent comment le roi de Prusse a pressé leurs pères à revendiquer leur indépendance de la Russie ; comment il les a exhortés de modifier leur Constitution et les a félicités de cette modification réalisée par sa propre main royale d'*Hohenzollern* ; comment il s'est engagé par deux traités solennels à respecter l'intégrité de leur territoire, de le défendre contre tout ennemi et de s'opposer par la force à toute immixtion dans leurs affaires. Et ils savent aussi comment il

tint parole ; comment, avant que ne fût séchée l'encre avec laquelle il avait signé ses engagements, il ourdit le crime qu'avec le plein assentiment de son pays il consumma peu après. Ils ont eu d'autres exemples de la bonne foi des *Hohenzollern*. Ils n'ont pas oublié comment la Prusse rompit sa promesse au Congrès de Vienne, promesse de donner à la Pologne un système représentatif et des institutions nationales. L'invasion de la Belgique est encore trop présente à leur pensée pour qu'ils oublient que les promesses allemandes n'ont pas cessé d'être ce qu'elles ont toujours été.

C'est aux Polonais eux-mêmes à décider. La décision dont il s'agit est très grave, l'avenir de leur race en dépend. En tant qu'amis fidèles de leur race et que fermes avocats de leur droit national, nous regretterions qu'ils manifestassent le moindre signe d'accepter comme une base de leur politique nationale la situation temporaire que les armes austro-allemandes sont capables de créer. Nous croyons que leur avenir dépend d'un étroit accord et d'une coopération avec leur famille russe.

Toutes les considérations économiques et politiques confirment cette opinion et la proclamation du Grand-Duc Nicolas du mois d'août dernier offre une Polonais une assurance aussi claire que celle des Allemands.

N'est-elle pas la plus solide des deux ?

Nous l'avons accueillie avec faveur lors de son apparition, non seulement comme un engagement entre la Russie et la Pologne mais comme un engagement entre la Russie et les Alliés. Nous avons des raisons de croire que le Tzar lui-même l'a adoptée et sanctionnée d'une manière particulièrement solennelle. Il a promis aux Polonais non seulement l'union nationale mais la liberté « de religion, de langue et l'autonomie. » Depuis lors, les paysans polonais ont pour la première fois considéré le soldat paysan russe comme un protecteur et comme un ami. Chez les deux peuples, des sympathies se sont éveillées qui ne périront pas facilement. De quelle force sont ces sentiments dans toutes les classes en Galicie, aussi bien à la ville qu'à la campagne, c'est ce dont on peut se rendre compte par les extraits du *Frankfurter Zeitung* et de la *Gazette de Cologne*.

De nouveaux courants libéraux sont visibles partout en Russie et particulièrement à la Douma à qui la guerre a attribué une nouvelle autorité. Les Alliés tous ensemble sont plus que jamais déterminés à la victoire et leur victoire signifie la réunion de la Pologne. En admettant qu'une victoire austro-allemande ait la même signification pour eux, les Polonais ne manqueront sans doute par de tenir compte de leur propre histoire et de considérer quels sont les principes de la moralité austro-allemande en politique.

The Times du 2 août 1915.

UN MEMENTO PANGERMANIQUE

Dans le dernier numéro de l'organe *Ostmark* a paru l'article très intéressant du conseiller secret *Dietrich Schaefer* qui démontre comment se présente à l'esprit des hommes politiques allemands les plans et projets de leur expansion à l'Est. Voici les conclusions de M. Schaefer, que nous citons, d'après le *Dziennik Poznanski* :

« Des différentes questions embrouillées et difficiles, s'enchaînant aux relations actuelles, sont devenues brûlantes en face de cette guerre. Il n'y a pas un peuple parmi ceux qui y prennent part, qui n'espère, à l'issue de cette guerre, la réalisation de leurs rêves nationaux. Ces espérances renaissent avant tout chez les Polonais. Ils ont été pendant longtemps habitués à considérer les Russes comme leur ennemi principal ; cette conviction régnait même hors des frontières russes, où l'opinion était très répandue que les Polonais russes se soulèveraient immédiatement contre leur joug, aussitôt que les armées austro-allemandes pénétreraient sur leur terre. A ce point de vue on a eu un désenchantement complet. Toutes les tentatives faites, aussi bien du côté autrichien que du côté allemand, sont apparues vaines. D'autre part, toutes les promesses russes n'ont point obtenu le résultat désiré. Il est pourtant généralement connu qu'en Pologne russe se sont noués les fils qui l'attachent à l'empire du tzar. J'ai donc compris qu'en Pologne russe le passage des Polonais du côté de l'Allemagne ou de l'Autriche ne s'opérerait pas d'une façon nette et distincte.

« Dans le reste de la Pologne l'affaire se présente presque de la même façon. On a essayé de former en Galicie des légions polonaises. Si, dans les environs de Cracovie, on en a obtenu un certain résultat, il n'en est pas de même pour ceux de Lwow ; quant à la composition et à l'action des légions, les informations sont si différentes, qu'il est difficile de s'en faire une idée quelconque. Il est pourtant clair aujourd'hui, que leur entrée en jeu ne peut avoir la moindre influence sur le cours de cette guerre ; leur nombre est trop petit. Leur force d'attraction pour les Polonais russes est nulle. Si les indications sont exactes, les Polonais de la Galicie conservent une attitude qui leur permettra, le cas échéant, de se mettre d'accord avec le Gouvernement russe. Les Polonais en Prusse font ce que l'Etat leur demande, rien de plus. Par conséquent, chacun des Etats en guerre devra se guider à la réglementation définitive de cette question, uniquement d'après ses propres intérêts.

« Cela se rapporte notamment à nous, Allemands.

« Ce n'est pas ici la place, et le moment n'est pas encore arrivé de discuter la possibilité et la façon avec lesquelles on pourrait se garer des dangers après la guerre, en cas de son résultat heureux.

« Si les frontières restent telles qu'elles sont aujourd'hui, il est probable qu'en Russie prévaudra l'opinion, qu'il faut donner aux Polonais une certaine autonomie. La guerre a démontré suffisamment combien faibles sont, au point de vue militaire, nos frontières actuelles. Si elles restent les mêmes, la Prusse aussi bien que l'Allemagne — sans parler même de la supériorité des moyens matériels de la Russie — seraient menacés par l'accord polono-russe et par la haine, conséquence amère de la guerre, quel que soit son résultat. En plus, le régime intérieur de l'Autriche serait exposé par l'issue malheureuse

de la guerre à une épreuve très dangereuse. Nous serions réduits dans l'avenir uniquement et exclusivement à nos propres forces.

« Encore un point. Une des leçons les plus importantes, que nous donne la guerre actuelle, est que la politique économique, combattue si passionnément, et que Bismarck commença à suivre en 1897, était la seule bonne. Si nous avions sacrifié notre agriculture à l'industrie, nous serions aujourd'hui probablement, non pas vaincus, mais affamés. En cas de besoin notre agriculture peut encore nourrir tout notre peuple. La population augmentant tous les ans on comprend que cela devient de plus en plus difficile. Les champs cultivés qui se trouvent dans nos limites ne pourront pas, dans l'avenir, répondre aux besoins de notre population augmentée et au développement de l'industrie. Notre peuple a besoin pour la culture de nouvelles étendues, soit qu'on en acquiert par l'élargissement des frontières de l'Etat, soit qu'on garantisse au moins leurs propres exploitations agricoles. On peut les chercher uniquement en Orient. Au delà des mers l'Angleterre a déjà tout pris et il n'est rien resté pour nous. Nous ne sommes, du reste, pas encore arrivés au point de pouvoir nous assurer la certitude absolue de l'importation de ces pays, comme l'Angleterre. Il ne nous reste que l'Orient. Ce qui s'est passé au XII^e, XIII^e et XIV^e siècles et qui, depuis, n'a jamais été abandonné, pourra se reproduire et même se continuer.

« Les conditions les plus importantes pour l'existence de notre Etat et de notre peuple sont de lui assurer les frontières et les étendues suffisantes pour la population rurale. Pour réaliser ceci, il est nécessaire d'affermir notre position en Orient. La capitale de notre Etat est plus menacée de ce côté que du côté de la Moselle ou des Vosges. C'est là que s'est trouvé, au cours de toute notre histoire, tout notre avenir; il y réside encore aujourd'hui; il réside aussi sans aucun doute, sur l'eau, car nous ne pouvons pas nous passer d'avoir une influence sur la mer. Mais nous ne serons bien assurés, que si nous sommes suffisamment forts sur la terre, puisque nous sommes des habitants du continent et non des îles.

« Les paroles de Jomini : qu'on ne peut vaincre sur la mer une puissance dont on n'a pu s'emparer sur la terre, peuvent nous être appliquées en sens inverse. Si le « trident » doit tomber entre nos mains, nous devons assurer notre position sur la terre. Et ce n'est possible que si nous nous fortifions bien du côté de l'Orient. La haine justifiée envers l'Angleterre, qui règne actuellement dans tout notre peuple, ne doit pas nous aveugler au point d'oublier que la Russie est une puissance bien plus dangereuse pour nous. Elle seule peut nous détruire, nous enlever la vie.

« Pour cette raison, en luttant avec l'Occident qui, en temps de paix et en temps de guerre, t'a été et t'es encore proche, peuple allemand, n'oublies pas l'Orient ! C'est là que tes aïeux ont remporté des conquêtes, principalement par voie diplomatique, mais soutenus par une force armée. Nous ne pourrions garder les fruits de ce travail que si nous le continuons.